

Le Samedi

VOL. I. - NO. 2.

MONTREAL, 22 JUIN 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

ELLE EN VERRA BIEN D'AUTRES !



LE WITNESS: Mes rongeurs mettront bien cette tour en ruine.
LA TOUR EFFELL: Je n'ai qu'à mépriser votre sale vermine.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. — SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIGIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 22 JUIN 1880.

Grande vanterie.
Grande menterie.

Nous ne sommes malheureusement pas à la fin des collisions ; nous voyons arriver celle des enfants et des prunes vertes.

Le moyen de ne pas se croter dans les rues de Montréal, c'est de ne pas aller jusqu'au bout.

Les femmes gobent la flatterie comme les enfants avalent des boutons, sans se rendre compte de ce qui arrivera ensuite.

Quarante jours sans manger ! disait un fainéant, ça n'est rien. Moi je puis être quarante jours sans travailler.

Le véritable électeur indépendant, c'est le *pick-pocket*. Il assiste indistinctement aux assemblées des deux partis.

Une des plus grandes difficultés musicales est de pouvoir attraper le taon sans se faire piquer.

La veuve est moins égoïste que la jeune fille ; car pendant que cette dernière pense tout le temps au numéro un, la veuve consent volontiers à penser seulement au numéro deux.

Le président de l'Université de Michigan porte le nom d'Ange. On attend plus de lui que d'un autre, s'il devient nécessaire d'ajouter des ailes à la bâtisse.

Les mœurs s'en vont.

—Les pantalons deviennent si larges que dorénavant il faudra faire monter les dames les premières.

Il y a des hommes qui sont pour tous les malheurs. L'autre jour un distrait qui s'était assis sur un morceau de fer rouge, a defoncé le plafond en se relevant.

Règle générale, le mari qui veut faire une surprise à sa femme en l'embrassant pendant qu'elle fait sa toilette découvre toujours une minute trop tard qu'elle avait 198 épingle dans la bouche.

Ce que c'est que la nature humaine ? Votre femme peut à un moment donné, vous assaillir et vous arracher les cheveux, et cependant, elle qui ne vous redoute pas, a peur d'une souris.

Je n'aime pas le téléphone disait une jeune fille portée au paradoxe ; c'est ridicule de s'entendre parler à l'oreille quand la bouche est à vingt milles.

L'EXPOSITION DE PARIS

Il existe un apologue oriental qui pourrait être l'objet de bien des méditations. Le voici :

Abdul Harimah, habitant de Médine, entreprit un jour le voyage de Samarcande pour obtenir une faveur du calife El Mansour.

Abdul Harimah tourna si bien son compliment que le calife, enchanté, lui dit :

—Demande-moi ce que tu désireras.

Abdul Aarimah répondit :

—Je désire que tu écrives au vice-roi de Méline que si je suis trouvé ivre, on ne doit pas me punir.

—Il n'y a aucun moyen d'échapper au châtement des ivrognes, dit El Mansour.

—L'ivresse est mon péché mignon, reprit Abdul Harimah, et je ne désire rien autre chose que ce que je t'ai demandé.

El Mansour dit en conséquence à son scribe :

—Ecris à mon vice-roi de Médine : " Si Abdul Harimah est amené ivre devant toi, fais-lui donner quatre-vingt coups de bâton, mais fais-en donner cent à celui qui te l'amènera."

Les gardes du vice-roi de Médine trouvèrent Abdul Harimah ivre, mais ils se dirent : " Qui voudrait recevoir cent coups de bâton pour en faire donner quatre-vingt ? "

Et Abdul Harimah ne fut jamais inquiété.

Ce n'est assurément pas l'impunité de l'ivresse qui forme le côté instructif de cette fable ; mais nous y trouvons en deux mots toute l'élasticité du système constitutionnel qui a fait la grandeur de l'Angleterre : ces compromis intelligents et ces expédients raisonnés qui dénouent une situation sans blesser les principes.

C'est une dépêche de Paris publiée dans le *New-York Herald* qui nous a remis l'apologue en mémoire : " L'Angleterre et ses colonies occupent, après la France, le plus grand espace à l'Exposition de Paris."

Légitimer la pratique de l'ivresse ne serait pas plus excusable que de sanctionner la glorification des principes révolutionnaires de 1789 ; mais comme l'Angleterre a bien su tourner la difficulté en disant à ses citoyens : " Allez à l'Exposition comme individus, voici de l'argent " ! Et nous découvrons tout à coup que les exposants anglais sont à la tête de cet immense concours international

Lord Lytton se dispense d'assister à la fête officielle de l'Elysée ; mais le Prince et la Princesse de Galles et leurs enfants passent une partie du printemps à Paris pour faire oublier par mille amabilités sociales la rudesse des procédés diplomatiques. Le prince de Galles s'est même exécuté d'une manière sans précédent. Il est allé aux courses d'Auteuil avec son fils aîné sur le sommet d'un *Tally-Ho*. Vous pouvez voir d'ici le succès d'enthousiasmes chez les enthousiastes français.

Et voilà comment l'Angleterre et ses colonies recueillent à l'heure qu'il est les plus grands triomphes industriels et commerciaux. *Les colonies* ! Excepté le Canada qui, seul, de tous les pays du monde, ne s'est pas cru autorisé à dévier de la voie des principes et qui a obtenu du coup la fameuse distinction d'être ignoré des hommes d'affaire du monde entier.

Les mêmes apôtres de l'abstention se plaindront, l'an prochain, que le Canada n'a pas de relations commerciales.

On dit que les mathématiques sont une science exacte, l'essence même de la logique. On peut bien dire, en effet, par une formule infaillible, que si un homme bâtit un mur en douze jours, alors douze hommes devraient le bâtir dans une journée ; mais dirait-on, en observant les proportions : 288 hommes le bâtiraient dans une heure, 17,280 dans une minute et 1,036,800 dans une seconde, c'est-à-dire, avant qu'ils aient eu le temps de toucher à une brique ?

—Qu'est-ce que la mémoire, mon enfant ?

—Monsieur, la mémoire, c'est la chose avec laquelle on oublie.

LA PÊCHE AU SAUMON

La saison de la pêche au saumon est dans toute sa splendeur. Chose étonnante, peu de Canadiens fréquentent nos poissonneuses rivières. Ce sont surtout les Américains qui s'y en paient. Ils ne craignent pas, eux, d'aller faire connaissance avec nos bons maringouins ; ils bravent leur colère, et s'amuse pendant des semaines à des places dont l'existence ne nous est même pas connue. En 1860, lorsque le prince de Galles vint en Amérique, il alla à la pêche au saumon dans la vallée de la Metapedia. Lord Dufferin s'y fit bâtir un cottage. Cette propriété est maintenant à Sir Roderick Cameron, N. Y. Le marquis de Lornes, la princesse Louise et lord Stanley ont tous payé un impôt de \$500 chacun, pour le droit de pêche, dans la Grande Cascapedia. Plusieurs clubs de pêche existent en bas de Québec. Tous valent des sommes folles, même jusqu'à \$500,000. Les Américains en sont les propriétaires. Le célèbre acteur Lawrence qui y va tous les ans, y est rendu depuis longtemps. Il est du club auquel appartenait l'ex-président Arthur.

Rimouski est le point de départ. Là les amateurs prennent les canots sur un parcours de 25 milles en remontant la rivière Rimouski, où après un portage de 2½ milles, ils arrivent au lac Quatawankedgiek. (On se contente de penser au nom sans le prononcer.) C'est là que se trouve le club Mic-Mac. Les membres sont presque tous de Chicago.

Mais le plus beau club et le plus riche en même temps, c'est le club Metapedia, — Cedar Hall étant la station de chemin de fer où il faut descendre. — Les principaux membres sont le Dr. T. Warden ; J. H. de Mott ; J. L. Cadwallader (40 fois millionnaire) et John G. Heckscher, de New-York.

Le club Metapedia a au-delà de 200 rapides, et c'est là, que les amateurs prennent les saumons les plus énormes. Ce lieu est resté célèbre par le magnifique saumon de 40 livres, que la princesse Louise a pris en 1879. On compte aussi parmi ses membres, Sir George Stephon, ex-président du C. P. R. ; Sir John McNeil, V. C. ; et le général Sir Donald Stewart de l'armée Anglaise. Il y a aussi le "Restigouche Salmon Club," près du club Metapedia, célèbre par ses richesses et par l'abondance du poisson. C'est un des mieux montés et la maison du club est un vrai château. Parmi ses membres sont : M. H. De Forest, gendre de Vanderbilt ; A. D. Weeks ; G. E. Pollock ; J. L. Cadwallader ; H. H. Robbins ; Robert Golet ; Isaac Catlin ; Samuel Thorn et James Waterbury, tous de New York. Le saumon est d'une moyenne de 20 à 30 livres, et pour eux un poisson qui ne pèse pas plus de 30 livres, n'est rien d'extraordinaire.

Le "St. Margaret Salmon Fishing Club," est situé sur la rivière Ste Marguerite. Leur rapport au gouvernement l'an dernier montre qu'ils ont pris 46 saumons formant un poids de 310 livres ; le plus gros étant de 28 livres, et le plus petit de 10. Parmi ses membres on compte James Grant, N. C. Berney de New York, Gard T. Lyon de Oswego et le Dr Ashton, de Dolbs Ferry.

D'autres rivières sont louées par des particuliers, telles que : Escuminac et la Nouvelle, par John Maitland de New York ; la Bonaventure, par Wm. H. Yhorne ; la Grande Rivière, par le colonel Walker ; le Darmouth par Wm. H. Lane de Boston ; le Took par Charles B. Barnes d'Albany ; le Laval par Sir W. R. Cameron et la Matane par Sir A. T. Galt. Voilà autant de refuges de pêche dont bien peu de personnes connaissent l'existence. Le populaire propriétaire du St. Lawrence Hall, notre ami M. Hogan, qui a usé de la rivière Ste Anne des Monts, a été le plus heureux de tous : il a pris un saumon pesant 49 livres.

Outre ces différents clubs, il y en a d'autres d'une moindre importance ; nous les désignerons par le nom de camps. Il y a le

"Camp Béatrice," appartenant à M.M. J. M. Lansing ; Dudley Alcott et Dean Sage d'Albany ; "Camp Harmony" sur l'Upsolquitch, appartenant à M. Charles A. Lawrence de New York.

Mais ainsi que dans toutes ces places d'eau, il y a des endroits dangereux, et c'est surtout sur la rivière Natashquan que se rencontrent ces places périlleuses. C'est là, où M. Walter MacFarlane, un des plus riches marchands de Montréal, perdit la vie, il y a déjà quelques années. Le désastre le plus remarquable, est la mort d'un jeune Anglais, du nom de Astley. Il avait eu une chance extraordinaire dans la pêche au saumon. A quelque distance du lieu de son campement, se trouvait un remou terrible, appelé remou du diable. Entraîné par son ardeur juvénile et son ambition désordonnée, il se mit dans la tête de franchir le remou. Il demanda à se faire accompagner par quelques uns des sauvages qui les guidaient, mais ceux-ci s'y refusèrent obstinément. Il s'embarqua seul dans sa frêle barque avec un petit sauvage qui le lâcha quelques minutes après, en se jetant à l'eau, mais la triste conséquence de ce coup de tête, fut qu'il se noya. Il est assez pénible d'ajouter qu'un des compagnons d'Astley, resté sur le rivage, voyant la fuite du petit sauvage, lui envoya une balle dans le cœur. Ce crime est resté impuni.

Nous donnons ici une liste des provisions nécessaires à quatre *sportmen* qui veulent s'amuser : 1 baril de iard salé ; 1 baril de farine ; 15 lbs. de riz ; 15 lbs. de sucre ; 10 lbs. de café ; 5 lbs. de thé ; 5 gallons de melasse ; 5 gallons d'huile de charbon ; 3 barils de pommes de terre ; 3 barils de pommes ; un grand panier d'oignons ; 10 boîtes de blé d'Inde de 2 lbs. chaque ; 15 lbs. de "ginger snaps ;" 20 lbs. de biscuits soda ; 6 jambons ; 6 grosses boîtes de bœuf salé ; 5 doz. de potages en conserve ; 1 doz. de canistres de haricots ; 1 caisse de Bordeaux ; 2 caisses de champagne ; 3 caisses de bouteilles de lager ; 2 caisses de cognac ; 2 caisses de whiskey ; 6 doz. de "Bass' ale ;" 6 doz. de soda ; 6 doz. d'Appolinaris ; 6 doz. de ginger ale ; 50 lbs. de sel et quantité d'allumettes.

L'HARMONIE DES COULEURS EN TOILETTE

Beaucoup d'hommes aiment à répéter combien leur semble futiles les conversations des femmes ; ils se trompent cependant. Jamais une femme ne parle, sans que celui qui l'écoute, n'apprenne quelque chose. Voici par exemple, une conversation entre charmantes jeunes filles, que j'ai entendue chez un marchand : "Oui, dit-elle, j'aimerais mieux cette soie plus noire, mais elle n'irait pas avec Fido." Que diable voulait-elle dire ? La soie pour aller avec Fido ! Mais j'entendis l'explication : "Voyez-vous, toutes ces jeunes filles riches et *swell*, ont plusieurs chiens et de plusieurs couleurs ; moi je n'ai que Fido, et si je veux sortir avec lui, il faut que la couleur de ma toilette *match* la sienne." Tout étonné, je voulus en connaître davantage : "Comment me dit-elle, ne savez-vous pas que la mode exige maintenant que la couleur d'une toilette doit aller avec celle du chien ?" Elle me peignit ensuite le costume que son imagination couvait. Son chien, c'était un épagueul "King Charles," sa robe était donc d'une soie brune, avec des petits ronds, couleur crème. Les couleurs correspondaient exactement avec celles de Fido.

J'ai rencontré la jeune fille aujourd'hui avec sa toilette qui lui a causé tant de troubles ; elle avait en plus, un petit parasol rouge, et, pour y correspondre, Fido avait un petit veston de la même nuance. Quant à l'effet, c'était épatant. Mademoiselle fit rougir mon ignorance, lorsqu'elle ajouta : "Oh, ce n'est rien cela ! Ce n'est qu'une reminiscence des temps anciens. J'ai déjà entendu maman dire qu'à Paris, du temps de l'Impératrice Eugénie, il fallait tellement que les toilettes des femmes conviennent couleurs de leurs chiens, qu'elles allaient jusqu'à teindre ces pauvres bêtes. Seulement la chose fut défendue par la loi comme cruauté envers les animaux." Et l'on va dire ensuite qu'une femme ne nous apprend rien ?

— Mon Dieu que je voudrais bien être sourd du nez, disait une fillette de 3 ans qu'un fromage de l'île d'Orléans empestait !

TOUT N'EST PAS ROSE DANS LE METIER



LE VOLEUR DE CHIENS.—Enfonce un peu plus ; je l'ai vu disparaître sous le trottoir. Il est très joli.



LE PROPRIÉTAIRE (qui les observe de sa clôture).—Oo n'est pas si bête, après tout, quand on a des chiens à protéger, d'élever une bête puante.

Christine Nilson, comtesse de Miranda, n'est plus cette beauté qu'on vantait tant autrefois. Elle n'est pas fanée, mais elle est devenue obèse. Sa figure est large, ses traits son gros et ses joues gonflées ont détruit le charme de ses beaux grands yeux bleus de jadis. Il ne lui reste de ses charmes, que sa belle chevelure blonde.

Les idées radicales font du chemin en Angleterre. Jusqu'à présent les attaques contre la royauté et la famille royale restaient dans la limite des journaux. Voilà que le théâtre s'en mêle.

Une actrice qui est devenue l'idole de Londres, mademoiselle Vesta Tilley vient de faire passer à l'état de vogue furieuse une chanson intitulée *Bachelors*, dans lequel le chœur répète un couplet odieusement perfide contre le Prince de Battenberg et la princesse Alice. En voici à peu près la traduction :

Si l'Allemand m'avait compté dans sa noblesse,
Vous m'auriez vu, bien sûr, convoler sans sursis ;
Aux trente six printemps de la belle princesse
J'aurais offert ma main pour la moitié du prix.

EMPLOI DU TÉLÉPHONE COMME BAROMÈTRE

Le téléphone, grâce à sa sensibilité, peut, au moyen d'une disposition assez simple, être utilisé pour la prévision du temps comme une sorte de baromètre.

On est prévenu de 12 à 15 heures à l'avance des perturbations atmosphériques qui se préparent. Lorsque le temps est orageux, il se produit sur la plaque vibrante du téléphone une sorte de grésillements caractéristique dont l'intensité augmente au fur et à mesure que l'orage se rapproche ; on dirait de la grêle fine tombant drue sur une toiture en zinc.

A chaque éclair correspond un coup sourd, net et accentué sur la plaque.

Quant aux changements de température, ils sont caractérisés par une sorte de gazouillement qui peut se comparer au chant d'une troupe d'oiseaux entendu à distance.

ACCUMULATION DE COQUILLES

Un ouvrier typographe ayant à composer le membre de phrase : "Desaix emporté par un boulet à Marengo..." compose par erreur : "Emporté par un poulet..."

Vient le correcteur qui, parcourant le travail à la hâte, se dit :

—Comment poulet à Marengo ? A la Marengo.

Et il corrige.

Et le lendemain, l'abonné lit avec stupéfaction dans son journal :

Desaix emporté par un poulet à la Marengo.

UNE FANTAISIE MUNICIPALE

Un bourgeois se désaltérait,
Au robinet de sa fontaine.
La police survint, c'était de la déveine !
Son flair en ces lieux l'attirait.
—Comment ! Boire de l'eau ! c'est un vrai gaspillago !
Dit le policier plein de rage.
Demain au Recorder soit sûr d'être cité.
—Monsieur, dit le bourgeois, que votre opacité
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je vais me désaltérant
De quelques gouttes seulement ;
Je n'ai pas bu le quart d'un verre.
Par conséquent je ne cause aucun mal
Au réservoir municipal.
—Tu gaspilles, reprit le grand fonctionnaire,
Et déjà, l'an passé, tu me fus signalé
Pour laisser couler l'eau pendant la nuit entière.
—Comment l'aurais-je fait, je ne suis abonné
Que de la semaine dernière ?
—Si ce n'est toi, c'est ton propriétaire.
—Je n'en ai pas.—C'est quelqu'un du quartier,
Car vous ne la ménagez guère,
Vous, vos bonnes ou le cocher
Cette insolence est par trop grande.
Et le lendemain, en effet,
Le bourgeois fut mis à l'amende,
Ainsi qu'à quantité de frais,
Sans autre forme de procès.

SIGNE INFALLIBLE

Deux amis qui ne se couchent pas à l'heure des poules sont réveillés sur le midi par un visiteur.

—Comment ! encore au lit ! Quand vous êtes vous donc couché ?

—Nous ne le savons pas au juste ; mais je sais cependant que *La Minerve* était sortie, puisque j'ai apporté le numéro.

—Vous êtes-vous bien amusé, au moins ?

—Fichtre oui ! Tant et plus.

—Perdu beaucoup d'argent ?

—Decavés, mon cher. Mais n'importe ! S'il nous restait de l'argent, comment aurions-nous pu savoir que nous nous étions amusés.

UN BESOIN QUI SE FAIT SENTIR

Premier Swell.—Tiens voilà Miller qui passe ; c'est l'homme le plus riche de la ville. C'est malheureux qu'il n'ait pas de fille.

Second Swell.—Pourquoi cela ?

Premier Swell.—Elle me ferait une si charmante et bonne femme !

IDYLLE

Le Matin de ses Noces

(Suite)



10.—Jamais.....



11.—Hé!



12.—Bon, un bouton de parti.



13.—Bien! J'ai encore une chance.



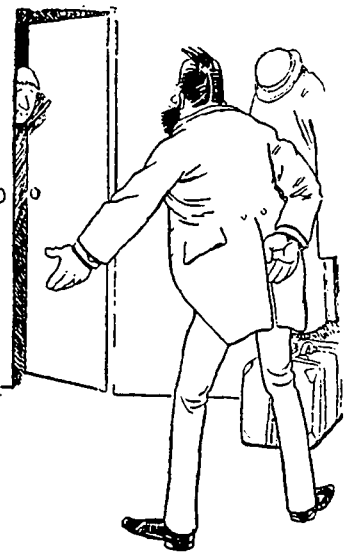
14.—S...er... !!



15.—Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? 5.25 !



16.—Heugh!



17.—Le compte ! Vite !



18.—Ah ! je ne l'aurai pas !



19.—Allons, où est mon argent ?



20.—Ah ! ici... non !



21.—Alors, c'est là.

(La suite au prochain numéro).

ASTRONOMIE POPULAIRE

L'INFINI ET L'ÉTERNITÉ

L'univers visible, avec ses cent millions de soleils, ne représente qu'une partie infinitésimale de l'univers total, de l'infini ; c'est un village d'une province, et moins encore ; d'autre part, les millions d'années ou même les millions de siècles par lesquels la science (nous ne parlons pas ici de la doctrine qui doit prévaloir dans le doute) essaie d'exprimer le développement progressif des nébuleuses, des soleils et des mondes, ne représentent qu'un instant rapide dans la durée éternelle. Nous ne pouvons donc, en essayant de concevoir ces grandeurs, que reconnaître l'insuffisance de notre champ d'observation, et nous pénétrer de la conviction que l'univers est incomparablement plus vaste, plus prodigieux et plus splendide que tout ce que la science nous révèle et tout ce que l'imagination peut rêver.

Si tous ces soleils étaient réellement fixes, immobiles, sphinx de l'éternité, immuables et inaltérables, rois chacun dans son impérissable domaine, je ne sais si l'aspect de l'univers ne serait pas aussi imposant et aussi grandiose. Mais il serait moins vivant. *Mens agitat molem.* Toutes ces étoiles, vaste comme notre soleil, éloignées les unes des autres par d'insondables distances, se succédant à l'infini dans l'immensité des espaces, sont en mouvement dans les cieux. Rien n'est fixe dans l'univers ! il n'y a pas un seul atome en repos absolu. Les forces formidables dont la matière est animée régissent universellement son action.

Ces mouvements de translation des soleils de l'espace dans l'étendue sont insensibles à nos yeux, parce qu'ils s'exécutent à une trop grande distance ; mais ils sont plus rapides que nulle vitesse observée sur la Terre. Pour l'eil qui saurait faire abstraction du temps comme de l'espace, le ciel serait un véritable fourmillement d'astres divers tombant dans toutes les directions du vide éternel. L'étoile qui est notre soleil arrive de la constellation de la Colombe, et nous emporte vers Hercule avec une vitesse vertigineuse, s'enfonçant de plus en plus chaque jour, chaque année, chaque siècle, dans les immensités toujours ouvertes de l'espace.

Remarque surprenante, bizarre, inattendue, mais absolument vraie : chaque soleil de l'espace est emporté par une vitesse si rapide, qu'un boulet de canon représente le repos, à côté de cette vitesse ; ce n'est ni 300 pieds, ni 900 pieds, ni 1500 pieds par seconde que la Terre, le Soleil, Sirius, Véga, Arcturus et tous les systèmes de l'infini parcourent, c'est 30, 60, 90, 150, 300,000 pieds par seconde ; tout cela court, vole, tombe, roule, se précipite à travers le vide, et pourtant, vu d'ensemble, tout cela est en repos. Prenons une pierre, un bloc de granit, un bloc de fer massif ! Chacune des molécules de ce morceau de fer se déplace, vibre, varie dans ce morceau de fer avec une vitesse incomparablement plus grande qu'un astre, molécule sidérable.

Si nous voulions représenter en un système grand comme Montréal le Soleil et les étoiles dont la distance est connue, et mettre en mouvement étoiles, planètes, satellites, comète, chacun à l'échelle adoptée, tout paraîtrait au repos, même au microscope ! Où est le grand ? où est le petit ? où est le mouvement ? où est le repos ? Ce dé à jouer est aussi grand que l'univers. Une ligne cube d'air est composé d'un sextillon de molécules : si nous les alignons par la pensée, notre sextillon de molécules occuperait une longueur de 250 trillions de lieues, allant d'ici aux étoiles (et non aux plus proches) ! Or, ces molécules d'une ligne cube d'air existent réellement, s'agitent, vibrent, tournent se précipitent comme nos soleils de l'espace : elles forment aussi un univers. L'homme est placé entre deux infinis ; nous vivons, sans y réfléchir, au milieu du sublime.

Combien de telles contemplations n'agrandissent-elles pas, ne transfigurent-elles pas l'idée vulgaire que l'on se forme en général sur le monde ! La connaissance de ces vérités ne devrait-elle pas être la première base de toute de ces grandeurs, sans songer à se rendre compte de la magnifique réalité qui les entoure ?

Nous sommes sur la Terre, globe flottant, roulant, tourbillonnant, le jouet de plus de dix mouvements incessants et variés ; mais nous sommes si petits sur ce globe et si éloignés du reste du monde, que tout nous paraît immobile et immuable. Cependant, la nuit répand ses voiles, les étoiles s'allument au fond des cieux, l'étoile du soir respire à l'occident, la Lune verse dans l'atmosphère sa lumineuse rosée. Partons, lançons-nous avec la vitesse de la lumière. Dès la deuxième seconde, nous passons en vue du monde lunaire, qui ouvre devant nous ses cratères béants et déroule ses vallées alpestres et sauvages.

Ne nous arrêtons pas. Le Soleil reparait et nous permet de jeter un dernier regard à la Terre illuminée, petit globe penché, qui tombe en se rapetissant dans la nuit infinie. Vénus approche, terre nouvelle, égale à la nôtre, peuplée d'êtres au mouvement rapide et passionné. Ne nous arrêtons pas. — Nous passons assez près du Soleil pour reconnaître ses explosions formidables ; mais nous mille découpages, ses golfes, ses rivages, ses grands fleuves, et supposons-le, car rien ne s'y oppose, ses nations, ses villes bizarres, ses populations actives et affairées. Le temps nous presse, pas de halte. — Colosse énorme, Jupiter approche. Mille Terres ne le vaudraient pas. Quelle rapidité dans ses jours ! Quels ouragans à sa surface ! Quelles tempêtes, quels volcans, quels tourmens sous son atmosphère immense ! quels animaux étranges dans ses eaux ! L'humanité n'y paraît pas encore.

Volons, volons toujours. — Ce monde aussi rapide que Jupiter, couronné d'une étrange auréole, c'est la planète fantastique de Saturne, autour de laquelle courent huit globes aux phases variées ; fantastiques aussi nous apparaissent les êtres qui l'habitent. Suivons notre céleste essor. — Uranus, Neptune, sont les derniers mondes connus que nous rencontrons sur notre passage. Mais volons, volons toujours. — Pâle, échevelée, lente, fatiguée, glisse devant nous la comète égarée dans la nuit de son aphélie ; mais nous distinguons toujours le Soleil, comme une étoile immense brillant au milieu de la population du ciel.

Avec la vitesse constante de 75,000 lieues par seconde, quatre heures avaient suffi pour nous transporter à la distance de Neptune ; mais il y a déjà plusieurs jours que nous volons à travers les aphélie cométaires, et pendant plusieurs semaines, plusieurs mois, nous continuons à travers la solitude dont la famille solaire est environnée, n'y rencontrant que les comètes qui voyagent d'un système à l'autre, les étoiles filantes, les météorites, débris de monde en ruine rayés du livre de vie. Volons, volons toujours ! Pendant trois ans et six mois ! — avant d'atteindre le soleil le plus proche, fournais grandissante, double soleil, gravitant en cadence et versant autour de lui dans l'espace une lumière et une chaleur plus intenses que celles de notre propre soleil. Mais ne nous arrêtons pas : continuons pendant dix ans, vingt ans, cent ans, ce même voyage, avec la même vitesse de 75,000 lieues par chaque seconde...

Où, pendant mille années, sans arrêt ni trêve, traversons, examinons au passage ces nouveaux soleils de toute grandeurs, foyers féconds et puissants, astres dont la lumière s'allume et s'éteint, ces innombrables familles de planètes variées, multipliées, terres lointaines peuplées d'êtres inconnus de toute nature, ces satellites multicolores, et tous ces paysages célestes inattendus ; observons ces nations sidérales ; saluons leurs mœurs, leurs passions, leurs idées qui se présentent pour continuer notre voyage en ligne droite ; acceptons-les, occupons-les, traversons tous ces amas de soleils, ces univers lointains, ces nébuleuses qui flambloient, cette voie lactée qui se succèdent à travers l'immensité toujours béante ; ne soyons pas surpris si des soleils qui s'approchent ou des étoiles lointaines pleuvent devant nous, larmes de feu tombant dans l'abîme éternel ; assistons à l'effondrement des globes, à la ruine des terres caduques, à la naissance des nouveaux mondes ; suivons la chute des systèmes vers les constellations qui les appellent, mais ne nous arrêtons pas ! — Encore mille ans, encore dix mille ans, encore cent mille ans de cet essor, sans ralentissement, sans vertige, toujours en ligne droite, toujours avec la même vitesse de 75,000 lieues par chaque seconde !

Concevons que nous voguions ainsi pendant un million d'années. — Sommes-nous aux confins de l'univers visible ? Voici des immensités noires qu'il faut franchir. — Mais là-bas, de nouvelles étoiles s'allument au fond des cieux. Élançons-nous vers elles, atteignons-les. Nouveau million d'années, nouvelles révélations, nouvelles splendeurs étoilées ! nouveaux univers, nouveaux mondes, nouvelles terres.

Eh quoi ! jamais de fin ? jamais d'horizon fermé ? jamais de ciel qui nous arrête ? toujours l'espace, toujours le vide ! Où donc sommes-nous ? Quel chemin avons-nous parcouru ? Nous sommes, au vestibule de l'infini ! nous n'avons pas avancé d'un seul pas ! nous sommes toujours au même point ! Le centre est partout, la circonférence nulle part. Où donc s'arrête l'espace ? Jamais. L'infini comme l'immensité sont la même chose. De même que l'immensité et l'immortalité sont synonymes : c'est Dieu.

Où, voilà ouvert devant nous l'infini, dont l'étude n'est pas commencée. . . Nous n'avons rien vu, nous reculons d'épouvante, nous tombons anéantis, incapables de poursuivre une carrière

inutile... Eh ! nous pouvons tomber, tomber en ligne droite dans l'abîme béant, tomber toujours *pendant l'éternité entière*, jamais, jamais nous n'atteindrons le fond, pas plus que nous n'avons atteint la cime ; que dis-je ? jamais nous n'en approcherons ! Le nadir devient zénith. Ni orient ni occident ; ni haut, ni bas ; ni gauche, ni droite. En quelque direction que nous considérons l'univers, il est *infini dans tous les sens*. Dans cet infini, les associations de soleils et de mondes qui constituent notre univers visible ne forment qu'une île du grand archipel, et, dans l'éternité de la durée, la vie de notre humanité si fière, avec toute son histoire religieuse et politique, la vie de notre planète tout entière n'est que le songe d'un instant !...

Arrêtons-nous devant ces contemplations. Nous ne sommes encore, il est vrai, qu'au parvis du temple ; les opulences sidérales commencent seulement à se dérouler devant nos regards, les richesses du ciel nous environnent, les univers constellés s'ouvrent sous nos pas, les panoramas de la nature céleste séduisent et captivent notre contemplation studieuse.

Il est doux de vivre dans la sphère de l'esprit, il est doux de mépriser les bruits matériels d'un monde vulgaire, il est doux de planer dans les hauteurs éthérées et de consacrer les meilleurs instants de la vie à l'étude du vrai, de l'infini, de l'éternel.

LES MOTS D'ENFANTS

Le visiteur, désirant faire plaisir à la mère.—Embrasse-moi ma charmante petite belle. Es-tu la plus âgée de la famille ?
Hélène, (4 ans.)—Ah ! non, t'est papa, il est le plus vieux.

Une visiteuse.—Ta mère est-elle engagée ?
Georgiana, (9 ans.)—Engagée ! Vous n'y pensez pas ; elle était mariée avant que je vienne au monde.

—Maman, j'aurais bien voulu venir au monde jumeau, disait Toto à sa mère.

—Pourquoi donc, Toto ?

—Parceque j'aurais eu deux biscuits à chaque fois.

—J'ai bien trouvé le moyen de ne plus me faire battre par maman, disait un petit vantard de 10 ans ; j'ai avalé une cartouche de dynamite. Maman ne peut plus me taper sans s'exposer à me faire faire explosion.

Le professeur.—Sais-tu qu'est-ce que c'est d'obéir.

L'enfant.—Oui, monsieur. Par exemple, j'obéis à papa.

Le professeur.—C'est bien ! Maintenant pourquoi obéis-tu à ton père.

L'enfant.—Parcequ'il est plus fort que moi.

M. Tony interrogeait sa mère :

—Maman, dis, pourquoi tout le monde va-t-il à la messe le dimanche ?

Sa petite sœur vivement :

—T'es bête ! pardi, c'est son jour de réception au bon Dieu !

Le père.—As-tu entendu ta mère qui t'appelle, depuis cinq minutes, pour te coucher ?

Tommy.—Oui papa.

Le père.—Comment ! Et tu ne venais pas !

Tommy.—Tu sais comme maman est nerveuse. J'avais peur de trop la surprendre en écoutant tout de suite.

Monsieur Bébé à sa mère :

—Dites donc, maman, suis-je réellement aussi méchant que vous voulez bien le dire ?

—Oui, Emile, vous êtes un vilain enfant.

—Alors, maman, il faut remercier le bon Dieu que je ne sois pas "jumeau."

Charlie.—Es-tu capable de distinguer un poulet d'une vieille poule ?

Fred.—Comme de raison.

Charlie.—Eh ! ben, comment ?

Fred.—Par les dents.

Charlie.—Hoin ! Des poules, ça n'a pas de dents.

Fred.—Non ; mais moi j'en ai.

UN BONHEUR ENVIÉ

La nouvelle duchesse de Portland n'est pas à plaindre. A Londres on envie son bonheur ; sa bonne chance est devenue proverbiale parmi les jeunes femmes. Ses bijoux sont des merveilles. D'abord elle a eu tous les fameux bijoux de famille que le duc avait prêtés à une de ses amies de longue date. Ce ne fut même pas une petite affaire que de les lui retirer. La vieille dame s'y était tellement habituée, qu'elle avait fini par les croire siens.

Le jeune duc donna en outre à sa fiancée un magnifique collier de perles, grosses chacune comme un pois. Sa bague d'engagement est un monceau de diamants, et coûte une petite fortune. Entre autres présents qu'il lui a faits durant leur engagement, se trouve un magnifique bracelet en or, surmonté de six magnifiques turquoises accompagnées de diamants. Deux jours avant leur mariage, il lui envoyait une petite montre en or émaillé rouge. Sur un couvercle sont ses initiales à elle, et sur l'autre les armes du duc, en diamant. Comme c'est la mode en Angleterre pour un homme riche de donner à sa future de belles fourrures, Mlle Dallas-Yorke a reçu après son mariage, une caisse venant de la Russie, et contenant un manteau, casque et manchon de la martre la plus rare. Puis viennent, une boîte à toilette et une autre de voyage, toutes deux en cuir de Russie, dont les petites bouteilles, etc, sont en crystal avec monture en or, initiales en diamant. Lorsqu'en ouvrant la boîte, elle eût touché au ressort qui fait ouvrir le tiroir aux bijoux, elle trouva ce tiroir rempli de soleils et de croissants en diamants, d'épingles pour chapeau, etc, et une magnifique perle ayant la forme d'une poire, accrochée à un fil d'or pour lui servir de collier. Elle a eu 500 présents dont plusieurs de la famille Royale. Quant au duc, comme c'est un des hommes les plus riches du monde, il est capable de se payer ces petits luxes. Ses revenus sont de plusieurs millions de piastres par année. Pour saluer leur arrivée à "Walbeck Abbey", 200 domestiques en livrées magnifiques formaient une haie vivante au milieu de laquelle l'heureux couple a passer.

DÉDIÉ AU CHEF DE POLICE DE MONTRÉAL

Vulcain fit les tombereaux ;
Mars inventa la trompette,
A Pan on doit les pipeaux ;
Quel dieu mit la serinette ?

PROVERBES SUR LES FEMMES

L'Allemand dit.—Prenez la première opinion de votre femme, jamais la seconde.

Le Français.—Un homme de paille vaut autant qu'une femme d'or.

L'Espagnol.—Vent, femme et fortune sont variables. Défiez-vous des femmes méchantes et ne vous fiez pas aux bonnes.—Il n'y a qu'une méchante femme, et chaque mari croit que c'est lui qui l'a.

Le Portugais.—On ne veut pas les femmes lorsqu'elles y sont, et l'on s'ennuie d'elles lorsqu'elles n'y sont pas.

L'Américain.—Une femme peut garder un secret ; mais elles sont obligées de se mettre plusieurs ensemble pour cela.

L'Italien.—Celui qui perd sa femme et un liard ne perd que le dernier.

Le Chinois.—La langue de la femme est son épée et elle ne le laisse jamais rouiller.

Tous les peuples.—Une femme se marie à la hâte et a tout le temps de sa vie pour le regretter.

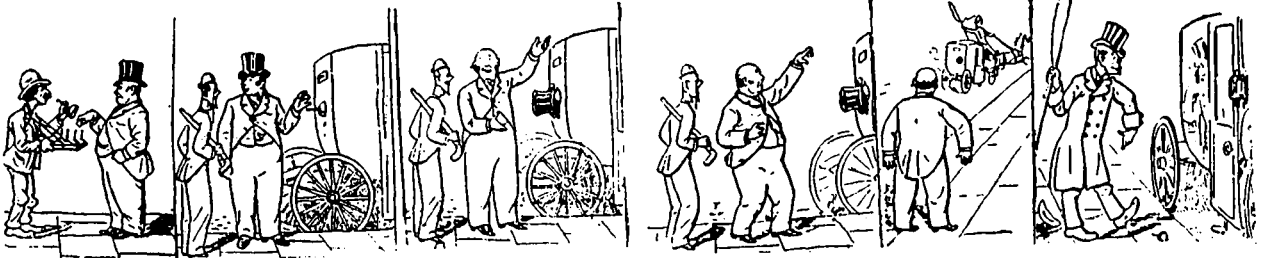
PAYÉ EN MARCHANDISES

Docteur, je ne suis pas riche, disait le patient à son médecin ; mais je pourrais peut-être vous payer ces \$50.00 avec ma profession.

—Volontiers, mais que faites-vous.

—Je joue du cornet à piston au parc Solmer.

LE VOL A LA COLLE



I
LE PEDDLEUR. —
Achetez le nouveau
porte-chapeau.

II
—Vous voyez, on le
colle n'importe où.

III
—Mettez-y votre
chapeau. —Vous voyez,
ça tient bien.

IV
LE MONSIEUR. —Mais,
bigre, la voiture s'en va.
Aie, aie !

V
—C'est qu'il
ne me comprend
pas. l'animal !

VI
LE COCHER. —Cristi, le
beau chapeau. Je vais
dire au bourgeois qu'il a
\$5.00 à me rembourser
pour l'avoir acheté.

UNE PINCÉE DE CONSEILS

LA DIABÈTE

Cette maladie, qui était autrefois presque toujours mortelle, est encore aujourd'hui souvent rebelle au traitement ordinaire. On affirme qu'elle cède avec rapidité au traitement suivant :

RÉGIME

Viandes saignantes, légumes verts, fruits acides, salades, café sans sucre, peu de pain et la croûte seulement et très cuite, vins vieux de Bourgogne, un petit verre de bon Cognac à chaque repas. Trois verres à bordeaux de vin de gentiane par jours.

Pour éteindre la soif :

Linonade nitrique, douze gouttes d'acide nitrique dans un verre d'eau fraîche, trois ou quatre fois par jour, mais ne boire qu'à petites gorgées.

GUÉRISON DU PANARI

Versez de l'extrait de saturne ou nitrate de plomb dans un demi-litre d'eau tiède, jusqu'à ce que l'eau ait la couleur du lait. Avec cette eau blanche formez un cataplasme avec de la mie de pain et faites bouillir jusqu'à la liaison du pain. Mettez soir et matin un cataplasme à chaud ainsi préparé sur le panaris, faites baigner le doigt dans l'eau blanche : et, en cas d'enflure, dans une décoction d'eau émolliente quelconque. En agissant ainsi, on est assuré d'une prompte guérison. Il faut impérieusement enlever les peaux mortes et percer le mal venu à maturité, ce qui se reconnaît facilement.

REMÈNE INFALLIBLE CONTRE LE VER SOLITAIRE

L'entozoaire connu sous le nom vulgaire de " ver solitaire " qui résiste aux téniafuges les plus énergiques, est tué par la composition suivante :

" Un écheveau de fil blanc très-fin coupé par bouts de deux lignes de longueur, mélangé avec 120 grammes d'excellent miel. En prendre une cuillerée à bouche tous les matins à jeun."

L'organe qui, chez cet animal, remplit les fonctions d'estomac, étant très-aplati, se tapisse par le fil ainsi englué, et la digestion devient bientôt impossible. Il dépérit progressivement et meurt au bout d'un temps qui peut varier entre trois et six semaines.

On prend alors une boisson propre à éviter le développement d'un foyer de corruption et de légers purgatifs pour en faciliter doucement l'évacuation.

(Journal du Magnétisme.)

Une autre recette consiste à prendre la superficie d'une peau de pastèque, la broyer, recueillir le suc, et en avaler une cuillerée à café.

LA GRIPPE

Maladie parfois épidémique : courbatures, faiblesse générale, syncopes, enchifrènement, larmolement, mal de gorge, voix rauque, quintes de toux douloureuses, sèche d'abord, humide ensuite, difficulté de respirer, nausées, vomissements, fièvre, mal de tête, surtout dans la région frontale.

Les secours d'urgence consistent en infusions très-chaudes de mauve, feuilles d'oranger, bourrache, violettes ; fumigations des mêmes liquides sous le nez ; sinapismes aux jambes et sur les côtés de la poitrine ; bains de pieds à la moutarde ou à la cendre (une poignée et un demi-verre de bon vinaigre) ; lavements émollients (mauve, son).

Pour dégager la poitrine, nous conseillons le bain de mains dans l'eau bouillante, (toujours avant le repas), jusqu'à ce qu'il détermine la sueur entre les deux épaules.

LA GOUTTE

La goutte surprend, la nuit principalement, par une douleur extrêmement vive, brûlante, dans le gros orteil ou les petites articulations, autour desquelles on constate de la chaleur, de la rougeur, du gonflement et de la sueur locale : en plus, les symptômes ordinaires de la fièvre.

En attendant l'arrivée du médecin, on arrosera des cataplasmes émollients de six à huit gouttes de laudanum de Sydenham, ou bien on fera bouillir la farine de lin avec de la décoction de têtes de pavot (20) grammes pour une litre d'eau).

Lotions d'huile de marron d'Inde.

LES MISÈRES DU LUXE

De quelles angoisses le besoin de paraître n'est-il pas la cause ? L'une des plus grandes couturières de New-York fait la confidence suivante au *World* de cette ville.

" La semaine dernière, dit-elle, j'ai fait une toilette pour une riche dame, et savez-vous comment j'ai été payée ? Avec un bracelet serpent, valant \$200. Comme je ne voulais pas prendre le bijou, disant que j'aurais mieux aimé avoir de l'argent, la dame prit de son doigt une magnifique bague à diamant. Vu qu'elle était une ancienne pratique je ne puis le lui refuser, d'autant plus qu'elle est riche ; du moins on le dit. Elle porte de belles toilettes, vient toujours dans son coupé et a une jeune fille.

" J'ai déjà fait une toilette de nocce pour une jeune personne, qui, au lieu d'argent, devait me donner cinq bagues que des amants, maintenant oubliés, lui avaient données jadis. Nous fîmes des arrangements qui lui permettaient, en payant la somme due et les intérêts, de retirer ses bijoux ; car, après tout, elle était femme. J'ai gardé ces bagues pendant deux ans, et sur cette vente j'ai eu \$80 de bénéfice.

" Il y a deux mois à peine, une jeune femme venait commander trois toilettes. C'était la première fois que je la voyais, mais elle m'était bien recommandée. Eh bien, lorsque je lui eus envoyé ses toilettes avec le compte, elle vint elle-même me dire qu'elle n'avait pas d'argent pour me payer, son mari, dans un accès de jalousie, lui ayant cessé ses remises habituelles. Ces bijoux étaient au clou, pour la somme de \$100, mais elle croyait qu'ils valaient \$1200. Devais-je prendre ces reconnaissances ? Mon avocat que je consultai, paya les cent piastres et revint avec une petite boîte en cuir, contenant tout un assortiment de bagues et de bracelets, et en plus, une paire de boucles d'oreilles." Et c'est ainsi, qu'afin de se faire passer pour grande dame et surtout bien riche, beaucoup de femmes ont des toilettes qu'elles ne pourraient jamais avoir autrement.

—Je donnerais un monde pour ces doigts-là, disait Auguste émerveillé de la musique exécutée par Clémentine.

—Vous pourriez avoir toute la main à bien meilleur marché que cela, lui chuchota un cousin.

Au bureau des pensions à Washington :

Journaliste.—J'ai droit à une pension, je viens la réclamer.

L'employé.—A quel titre ? Etes-vous vétéran ?

Journaliste.—Non, j'étais correspondant de journal et j'ai tant menti durant la guerre que j'en ai la conscience endommagée pour toujours ; elle ne peut plus revenir. J'exige un dédommagement.

Une des élégantes du jour.—Quel temps fait-il ? Il faut que je sorte.

La mère.—Il va pleuvoir.

L'élégante.—Marie, apporte-moi mes bas barrés et mes souliers de kid français.

On a trouvé dernièrement dans le Massachusetts cinq femmes pétrifiées. Ce phénomène ne s'explique que par la supposition qu'ayant demandé de l'argent à leurs maris pour s'acheter des chapeaux, elles ont été ébahies de le recevoir sans la moindre doléance.

Une jeune femme arrive furtivement en arrière de son mari et lui vole un baiser.

Le mari, (un pompeux bouffi de dignité).—Madame, ce n'est pas convenable devant le monde !

La femme.—Pardonne-moi, je ne savais pas que c'était toi.

Elle.—On ne peut manger son gâteau et l'avoir encore.

Lui.—Comme tu les fais, les deux choses sont possibles.

Une femme, (revenant de prendre une leçon de cuisine).—Je suis contente de moi ; et mon professeur m'a félicité sur mes progrès. Mais cette pauvre mademoiselle Smith n'est pas plus avancée qu'au premier jour.

Le mari.—Tu oublies qu'elle n'a personne sur qui elle puisse pratiquer.

Dans quelques congregations Américaines, les hommes de profession, surtout les médecins, se font quelquefois faire de la reclame par le ministre qui trouve le moyen de prononcer leur nom. Un dimanche qu'on avait fait demander le médecin pendant le service du soir, le prédicant crut faire un bon coup en annonçant : " Mes frères, prions pour John Smith qui est en grand danger ; le Dr Grosgrain a été mandé à son chevet." Ce pauvre Dr dut laisser la place.

Le marchand poli.—Je n'ai pas de change ; vous me paierez une autre fois.

Le client.—Mais si je venais à mourir.

Le marchand (de plus en plus poli).—Ça ne serait pas une si grosse perte !

—Quand j'étais jeune, dit un journalier, j'étais toujours au gros bout du billot pour le soulever tout seul. Maintenant que j'en sais plus long, je suis toujours au petit bout ; mais c'est moi qui souffle le plus fort.

A la cour de circuit.—Mon savant confrère fait preuve d'une petitesse, d'une mesquinerie, d'une déloyauté honteuses..., je l'avertis de s'arrêter ou bien nous jouerons ce jeu là à deux.

Le fiancé.—Vous êtes sûre de ne pas être nerveuse, au pied de l'autel ?

Elle (à son quatrième mari).—Non ! Voyez-vous, l'habitude !

Un décoré se décide à aller demander de l'assistance à un ancien confrère de classe devenu millionnaire.

—Eh bien, comment t'a-t-il reçu lui demande un compagnon à son retour.

—Il y a trop longtemps que nous ne nous étions vus ; il ne m'a pas reçu *familionairement*.

—Oh ! John, lui dit-elle en essayant une larme, je ne me consolerais jamais de ce que *Boulé* vous a emporté un morceau de la jambe l'autre jour.

—Mademoiselle, ne faites pas attention. En ma qualité de commis-voyageur, je laisse des échantillons partout où je passe.

Au parc Solmer.—Pourquoi ne donnent-ils pas des noms français aux différents mouvements de la musique ? Par exemple, qu'est-ce que ça veut dire : *Andante con moto* ?

—Ça veut dire : *Doucement avec mouvement* :

—Pourquoi ne pas dire tout simplement : *Allez le train des petits chars* ?

Une jeune fiancée vient consulter son amie, mariée depuis un an.

—Maman me dit qu'il ne faut jamais rien faire sans consulter son mari, qu'en dis-tu, Kate ?

Kate (d'un ton sentencieux).—Ça dépend de ce qu'on a l'envie de faire.

Le Recorder.—Prisonnier, je vous avais pourtant recommandé de ne plus venir devant moi.

Le Prisonnier.—(Se tournant triomphalement vers l'homme de police) Ah ! ah ! c'est ce que je vous disais ! Voyez-vous, Votre Honneur, c'est la faute de mon ami au chapeau rond qui m'a traîné ici malgré moi.

Le Recorder.—Dix jours.

—Je ne suis pas bien sûr que Clara m'aime.

—Elle t'adore.

—J'ai mes doutes. Je lui ai donné un superbe bracelet hier soir et elle a couru le montrer à sa mère en haut, avant de me dire merci : Ça regarde mal.

Un journaliste fameux par sa prolixité et ses écarts, disait l'autre jour à un confrère, qu'il était incapable de tracer une ligne droite sur le papier et qu'il était obligé de le régler.

—Il est malheureux qu'il ne songe pas à régler également sa plume, marmotta à l'oreille du voisin un député qui l'écoutait.

—Maigre ! Ce n'est pas le mot, s'écriait un Irlandais bien imbu de son sujet. Tiens, tu es bien mince et moi aussi ! Eh ! bien, il est plus mince que nous deux mis ensemble.

LE PETIT VOLEUR GELÉ



MÉPRISE DE LA SERVANTE CROYANT QU'ON LUI ENVOYAIT UNE PIÈCE MONTÉE.

DANS LA HAUTE GOMME DE HAITI



MR. MONTEZUMA. — Sauvé lé tous, li planché craquer.

MR. AGAMEMNON. — Vous tésé li. Mamzelle Télémaque li mangé crème et claqué ses lèvres.



(Après le souper)

MR. TURENNE. — Li padonné mé, mamzelle Télémaque, li fait tremblé mé.

MAMZ. TÉLÉMAQUE. — Mr. Turenne i Pété bien tendre.

MR. TURENNE. — C'est li pas ça. Mé pris glos l'humme. Vous soufflé trop glacé dans le dos.

ETUDE DE MŒURS

L'extrait suivant quoique d'un genre apparemment trivial, nous fait connaître un petit coin de la France où le caractère de la population semble se rapprocher de nos campagnes de l'ancien temps.

LE CANU

Les *canus*, qui forment une population dans la population de Lyon, sont en temps normal les gens les plus gais du monde, avec beaucoup d'esprit naturel.

Voulez-vous connaître l'histoire de l'un d'eux, qui est à peu de chose près, l'histoire de tous ? Jérôme Roquet, dit *Tampias*, va vous renseigner dans son jargon naïf, — un patois très coloré, une vraie mosaïque d'argot et de néologisme.

Écoutez-le lui-même.

Mais ce qu'il est impossible de faire passer sur le papier, c'est l'accent *canu* qui accompagne ce patois, accent traînard, plein d'inflexions doucereuses, câlines, hypocrites, même ; avec des *ô* et des *à* démesurément circonflexes : une *sâlle*, une *tâble* ; puis, des des terminaisons vives dans le goût bordelais.

Jérôme Roquet est un ouvrier en soie depuis l'enfance. Rien de particulier qu'au moment de son mariage.

« J'étais napprenti chez le père Bigalet, taffetaquier, rue de Bourdy, en bas de Gorgillon. Sa fille Josette Benardine, travaillait à côté de moi, elle m'avait montré d'abord ce que fallai faire sur mon méquier, et pour récompense, je li faisais des canettes, quand elle en chômais ; petit z'a petit, je sentis un feu qui me delavorai depuis la ratelle jusqu'aux clapottons ; plus je l'arregardais, plus ça chauffait. »

Un de ses compagnons, Joset Lacoca, ne tarde pas à s'apercevoir de son déplorable état.

— Petit, lui dit-il, t'esse amoureux ; il faut le déclarer au père Bigalet.

— Ma tumidité ne me parnet pas, répond Jérôme.

— Eh bien, j'y dirai, moi.

— Non, tu bousillerais l'ouvrage.

Le lendemain, Jérôme tombe malade. Le médecin au rapport dit : « L'amour a atrapé ce t'enfant, i faut li faire avouer. »

Père Bigalet monte alors à la *suspente* de Jérôme et le presse de questions ; celui-ci finit par lui répondre :

— Ce sont les agnolets de la Barnardine qu'aviont estiqué dans me n'âme...

Père Bigalet est un bonhomme. Il hoche la tête.

— J'ai questionné la Benardine, dit-il, i n'en est rézeurté que son cœur a reçu du tien une zogue amoureuse.

Et il ajoute, après une prise de tabac longuement savourée :

— Nous vont vous marier : ma fille est bien mineuse ; mais nous la mancierons.

Les noces de Jérôme Roquet, dit *Tampias*, et de Josette Benardine Bigalet ont lieu à la Trinité. Ah ! quelles noces !

Quelles noces et quel diner !

Mais avant le diner, il y avait eu le sermon du curé et le sermon passant par la bouche de *Tampias* devient un vrai morceau d'éloquence. Jugez-en :

« Mes chères barbis,

« Vous allé être runis pour toute la durance de la vie de l'un ou de l'autre ; c'est z'en présence du bon Gieu d'Abraham, d'Izaque et de Jacôb que vous allez vous jurer z'une foi aternelle... Je dois vous rappeler z'iei les premières paroles memorables du Créateur : *Crossé et multiplié* ! Ça veut dire que vous aurez de z'enfants, que vous en ferez d'abord des canequiers, et puis z'après de compagnons qui seront z'un jour le gloire de la fabrique de Lyon.

« Allez mes chères barbis, que l'eur ni les présents ne vous séduisont jamais ; préférez-moi une pauvreté honoreuse à une aisance débaucheuse... »

Une fois mariés, Jérôme et Benardine retournent à leur métier.

« C'était un spectacle charmant de voir marcher notre boutique. Le bruit des contrepoids, le sillage des navettes, le roulement des rouets et des ordissoirs, le babillage des compagnons, compagnonnes et des apprentis, le gongonage de la mère Bigalet, tout ça fesient une musique agriable.

Poésie de pauvres gens !

Et Jérôme Roquet de chanter à plein gosier :

De sa banquette,
La Josette me fait se z'yeux
Et moi, à mon tour, je li jette
D'arregardement délicieux,
De ma banquette !

Sus ma banquette
Je suis souvent en revation
C'est toujours elle, la Josette,
Que cause mes perpitations
Sus ma baquette !

AU HIGH SCHOOL



I

LE PROFESSEUR DE ZOOLOGIE. — Mesdemoiselles, parmi les plus petits vertébrés se trouve la (il perd la page en retournant la feuille), euh !..... euh !.....

MEDITATIONS CULINAIRES

Voici quelques bons points, dont tout cuisinier et tout bon gourmet devraient constamment se souvenir.

- I. *Un homme ne doit dîner qu'une fois par jour.* P. Z. Didsbury. Ce dicton célèbre devrait être écrit en lettres de feu, sur les murs des cuisines, afin que le bon cuisinier n'oublie pas la terrible responsabilité de ses fonctions. Si le dîner est manqué, la faute est irréparable. Lorsqu'arrive l'heure, si l'on mange peu, au lieu de dîner, cette heure de renovation s'envole, et le repas est triste, parceque... Un homme ne doit dîner qu'une fois par jour.
 - II. *Une mauvaise cuisine diminue le bonheur, et abrège la vie.* — (Vieux proverbe.)
 - III. *L'art culinaire, comme celui de dîner, est exempt des caprices de la mode. Les principes de ces deux arts sont éternels et immuables.* — P. Z. Didsbury. Dans ceci, l'auteur condamne toutes ces inventions barbares, et ces parties fines.
 - IV. *On peut jouir des plaisirs de la table, tous les jours, dans tous les climats, à tout âge et dans toutes les conditions.* — Brillat-Savarin.
 - V. *Ceux qui ont des indigestions ou qui s'enivrent, ne savent ni manger ni boire.* — Brillat-Savarin.
- Le même auteur a dit : "L'animal se nourrit, l'homme mange. Seul l'homme intelligent sait manger." C'est étrange tout de même : l'estomac est la base de l'existence, c'est aussi notre source de force ou faiblesse, de santé ou de maladie, de gaieté ou de mélancholie. Nous faisons tout pour et par l'estomac, et cependant cet art de bien faire la cuisine et de manger bien, est justement ce sur quoi on raisonne le moins.

- VI. *Un dîner bien fait et bien servi demande, de la part du maître, le respect pour ses invités, dont le bonheur est maintenant entre ses mains. De la part du cuisinier, cela ne demande pas seulement de la dignité et du respect, mais encore de l'émotion. Bien faire la cuisine vient aussi bien du cœur que de l'intelligence ; ce n'est donc pas une science, mais un art. Le cuisinier artiste et dont les plats sont des œuvres d'art, aura en face de ses sauteuses des émotions aussi poignantes que Benvenuto Cellini, lorsqu'il brisa une de ses immortelles statues de bronze.* — P. Z. Didsbury.



II

La souris !

- VII. *S'il y a quelque chose de plus triste qu'un génie qui n'est pas reconnu, c'est certainement l'estomac non compris. Le cœur dont on repousse l'amour est une vieille comédie fondée sur des besoins factices. Mais l'estomac ! Rien ne peut être comparé à ses souffrances ; car nous devons vivre avant tout.* — Honoré de Balzac.
 - VIII. *Le bon mangeur aime l'ordre et l'harmonie dans le service, aussi bien que le peintre aime l'harmonie dans les couleurs. Une excellente nourriture, servie dans des plats vieux et détruits, ne semble pas aussi appétissante qu'une nourriture plus pauvre, servie dans des plats en argent ou en or. Cependant, il ne doit pas y avoir d'excès dans le déploiement de la richesse. Aucune splendeur ne peut faire oublier la qualité inférieure d'une viande, surtout lorsqu'elle est mal préparée.* — P. Z. Didsbury.
 - IX. *Un bon restaurant est plus ou moins comme un poème épique : on ne l'improvise pas en un jour. Les traditions, la connaissance, l'expérience et même le génie sont nécessaires.* — Maguy.
 - X. *Dans un restaurant quand un garçon vous offre du haddock, demandez du saumon, et s'il vous offre du poisson blanc demandez de la petite truite. Ainsi que la parole a été donnée à l'homme, de même le poisson a-t-il été donné au garçon d'hôtel pour dégaiser sa pensée.* — P. Z. Didsbury.
- Cette maxime a dû être écrite après une expérience acquise dans les restaurants européens seulement.
- XI. *La cuisine se fait mal généralement parceque les gens prennent des routines : l'habitude les empêche d'apprécier ce qu'ils mangent.* — Ils prennent des routines parce qu'ils ne critiquent pas ; ils ne critiquent pas, parcequ'ils n'ont pas d'idéal, et s'ils n'ont pas d'idéal, c'est qu'ils ne connaissent pas, ni en théorie ni en pratique, ce que signifient l'art culinaire, son objet et ses conditions.

RÉFORME GRADUELLE

- Le médecin.* — Très bien, votre pouls est meilleur, mais vous tremblez encore. Avez-vous renoncé à boire ?
Le patient. — Oui, docteur, c'est-à-dire en grande partie.
Le médecin. — Qu'avez-vous retranché ?
Le patient. — Bien des choses : Le potage, le thé, l'eau.



UN MONSIEUR QUI BÉGAIE.—Do... do... don... Donnez-moi un
c... co... co... cock... cock a... ta... tail.

LE GARÇON.—Oui, monsieur. Est-ce que vous allez les prendre
tous à la fois ?

Georges.—Veux-tu m'appartenir ?

Estelle.—Non.

Georges.—Veux-tu que je t'appartienne ?

Estelle.—Oui.

—Quel est le métier que vous préférez ? disait le Préfet du
pénitencier de Saint Vincent de Paul à un nouveau condamné.

—Si c'est la même chose pour vous, monsieur, ce serait d'être
commis voyageur.

Le père, (moraliste).—Mes filles, quelle légèreté ! Votre pensée
devrait pourtant se reporter plus haut qu'à une robe.

La cadette.—Oh ! mais, c'est vrai, Adèle ; nous n'avons pas
encore de chapeaux !

—Quel est le patron des Américains, demandait-on à une
New-Yorkaise :

—Je ne saurais vous dire quel est le patron des hommes ; mais
le patron des femmes c'est celui de Butterick.

—Pardon, monsieur, dit le garçon de café à qui le consommateur
remettait vingt-cinq centimes de pourboire à même la monnaie
qu'il venait de recevoir : c'est le mauvais trente-sous que
vous me donnez.

Un vieux gouailleux du faubourg Québec, qui vient de perdre
un procès n'appelle plus son avocat que *Nécessité*.

—Pourquoi, l'appellez-vous comme cela ? lui demandait-on
hier ?

—Parce que *Nécessité* ne connaît pas de loi.

Du haut de l'escalier à 2 heures du matin :

Le Père.—Quelle heure est-il, Julienne ?

Julienne.—(Consultant Ernest du regard). Il est dix heures et
demi, papa.

Le Père.—C'est bien, ma fille ; n'oublie pas de faire repartir
la pendule quand tu monteras

Nous connaissons un des bons journalistes du pays qui, n'ayant
pas la faculté de la parole développée, s'excusait de ne pas faire
de discours en ces termes :

—Messieurs, ma profession est d'écrire : avez-vous jamais vu
une pompe donner de l'eau par le bras et par le bec ?

Indiscrétion devant laquelle nous n'avons pas le courage de
reculer. Retour d'une lune de miel. Le marié qui entend dût faire
une visite à son club. Les félicitations ne manquent pas. La
mariée est-elle jolie au moins lui demande un de ses amis.

—Non, répond le sourd ; mais elle le sera à la mort de son
père."

Du temps que Dumas, père, rédigeait le *Mousquetaire*, tout
son personnel de rédaction se mit un jour en grève. Dumas, aver-
ti très tard, se rend au bureau, rédige son journal tout seul, en y
ajoutant l'avis suivant : " J'ai la douleur de vous apprendre que
tout mon personnel de rédaction a résigné ; Il n'y a rien mainte-
nant qui vous empêche de le prendre."

Chez un financier fraîchement enrichi, on cause, entre dames,
des inconvénients de la fortune, et surtout des tracasseries et des sou-
cis de ces pauvres propriétaires.

Nous avons six maisons, dit une jolie petite brunette. Eh bien !
mon mari est si bon, que si un locataire ne le paye pas, il ne peut
se décider à le poursuivre, il aime mieux garder ses meubles.

LE VÉRITABLE AMOUR CONJUGAL

Parmi les chroniques et les romances du temps de la chevale-
rie, il y en a peut-être pas qui chante l'amour conjugal d'une
manière aussi touchante que celle-ci, à propos du général Grant.
Lorsqu'il fut élevé aux honneurs présidentiels, sa femme, qui
byclait, voulut comme surprise à son mari, se faire redresser les
yeux. Après que tous ses arrangements furent faits, que l'occu-
liste lui eut dit comme l'opération était facile, elle ne put, tant
sa joie était grande, garder son secret ; et, comme toute autre
femme d'ailleurs l'eût fait à sa place, ce fut à son mari à qui elle
en parla le premier. Le général tout surpris, regarda ces yeux
aimés qui lui avaient souri si tendrement dans toutes les épreuves
de la vie, et lui dit : " Julie, j'aimerais que ces yeux ne chan-
geassent pas ! je les aime tels qu'ils sont, et s'ils changeaient peut-
être me seraient-ils étranges." Personne, n'a jamais parlé paroles
plus douces et plus touchantes que le héros d'Appomattox.

PLACEMENT SUR

Surtout respectez les conseils de votre père
Que lui-même en son temps reçut de ses aïeux.
Comme il avait eu soin de faire le contraire,
S'il y revient c'est qu'il n'a pas pu trouver mieux.

CONTE ORIENTAL

Sentant venir sa dernière heure, un vieux Turc dit à sa femme :

—Mets ta plus belle robe, tes plus belles pierreries, tes plus
beaux bijoux.

—Et pourquoi, mon ami ?

—Parce que, en te voyant si belle, la Mort aimera peut-être
mieux te prendre à ma place !

LE BOUQUET DE LA MARIÉE

Le bouquet d'une jeune mariée est composé de roses blanches,
de myrte, et de fleurs d'orangers.

Au sortir de l'église, la mariée doit diviser ce bouquet entre ses
amies, qui sont encore jeunes filles. Il faut donner à chacune de
toutes les fleurs du bouquet nuptial. Ce serait d'un mauvais pré-
sage d'offrir à l'une des fleurs d'oranger exclusivement ou des
roses toutes seules. On en expédie par la poste aux absentes. Ces
fleurs du bouquet nuptial portent bonheur à celles qui les reçoivent,
c'est un talisman pour se marier dans l'année.

POUR LA SAINT JEAN-BAPTISTE

Puisque Juin tout en fleurs dans les prés nous réclame,
Viens ! ne te lasse pas de mêler à ton âme,
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants,
Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air et le printemps et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache humble et joyeux,
Comme une lèvres au bas de la robe des cieux !
Viens ! et que le regard des pudiques étoiles
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'érable imprégné de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé du midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil, et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour sur ton cœur.

LA GLORIEUSE INCERTITUDE DE LA LOI

Un juge nouvellement nommé dans l'Etat du Michigan a curieusement débuté dans la carrière :

« Messieurs du juré, dit-il, voici la première fois que je charge un juré, par conséquent, c'est du nouveau pour moi. Aussi bien que moi, vous avez entendu chacun des partis, demandant justice pour son bord : vous avez entendu aussi les discours des deux savants avocats. Maintenant, messieurs, si vous croyez que la preuve soit en faveur du plaignant, votre verdict doit lui être favorable ; si au contraire la preuve est en faveur du défendeur, votre verdict devra être pour lui. Mais si vous êtes comme moi, et que vous ne croyez pas plus l'un que l'autre, eh bien ! je veux être pendu si je sais ce que vous avez à faire... Constable, ayez l'œil sur le juré. »

SCENES DE LA VIE CRUELLE

Il y a quelque temps un procès pour vol se déroulait en cour criminelle devant le juge Cowing de New-York. L'avocat Howe le défendait. — « Vous voyez bien, messieurs du juré, s'écriait-il que la faim seul a forcé mon client à voler ces deux dollars, puisqu'il a laissé la portefeuille et les \$300 qui étaient tout à côté.

Un sanglot part de la boîte des prisonniers.

Le juge Cowing. — Prisonnier, remettez-vous, qui sait si le juré ne vous acquittera pas ?

Le prisonnier. — Mais votre honneur, c'est la première fois que j'apprends qu'il y avait \$300 dans ce tiroir.

CONDITIONS INEGALES

Discussion entre avocats et médecins dans un salon de la rue St. Hubert, sur les mérites respectifs de leur profession.

— Admettez dit le docteur S. que votre profession ne change pas les hommes en anges.

C. T. — Sous ce rapport, vous avez tout l'avantage sur nous et vous ne manquez jamais de leur donner la première chance.

LES LOIS DE L'HYGIÈNE

Charles. — D'où viens-tu donc, Janvier ?

Janvier. — Je viens du bas du fleuve. On y prend des plonges superbes.

Charles. — Tu ne me dis pas que la saison des bains est commencée ?

Janvier. — Comment donc ! Je me suis baigné cinq fois avant hier.

Charles. — Cinq fois, es-tu fou ?

Janvier. — Pas la miette ; mais vois-tu le docteur me défend de boire du whisky, excepté quand j'ai le frisson. Oh ! l'eau est splendide ; j'y retourne.

SINGULIÈRE COINCIDENCE



Fameux, ce petit chemin ! Comme il se prête à tous nos mouvements !

VŒU PLATONIQUE

Huit et huit font seize,
Cinq de six, reste un.
Je serais bien aise
De trouver quelqu'un
De pauvre et d'honnête
Qui prête cents francs
Pour payer mes dettes
Quand j'aurai le temps.

Et quand sonnerait au cadran *suprême*,
Midi moins un quart,
Avec probité, je payerais mon *terme*
A monsieur Bernard.

MAUVAISE DISTRACTION

— Je voudrais bien avoir une pièce d'argent qui porterait la date de ma naissance, disait une vieille fille encore portée aux illusions du jeune âge. Ne pourriez-vous pas m'en trouver une, monsieur Norbert ?

Monsieur Norbert. — Ces vieilles pièces ne se trouvent plus dans la circulation ; mais je vais chercher chez les collectionneurs. Il n'a jamais su pourquoi on ne le saluait plus dans la rue.

QUESTION SCIE

Deux pauvres aveugles avaient un frère.
Ce frère meurt.

Or, le défunt n'avait pas de frères.
Qu'étaient, les deux pauvres aveugles ?

Lorsque Dieu veut châtier les nations, il leur envoie des guerriers qui n'ont de grand que leur sabre, des écrivains qui n'ont de grand que leurs articles, et des financiers qui n'ont de grand que leurs poches.

LE GRAIN DE PLOMB

De mon temps, M. Franck, de Saverne, passait dans l'Alsace et la Lorraine pour un chasseur accompli. On ne lui connaissait pas de rival sur la rive gauche du Rhin depuis Huningue jusqu'à Lauterbourg. Ce notaire de cinquante ans faisait l'étonnement des forestiers les plus jeunes et les plus fringants. Marcheur infatigable, tireur presque infaillible, il possédait surtout à un rare degré la promptitude de l'esprit, la droiture du coup d'œil, le flegme en pleine action de la prudence, qui est une vertu sans prix à la chasse. J'admirais fort cette présence d'esprit au milieu du plus entraînant de tous les exercices et cette constante préoccupation de la vie d'autrui. Tous mes efforts tendaient à copier un si parfait modèle, mais il ne suffit pas de bien vouloir pour bien faire, aussi m'oubliais-je souvent. Un jour que nous étions assis sur l'herbe, en tête-à-tête, devant un déjeuner rustique que le grand air et la saine fatigue assaisonnaient royalement : "Maître Franck, lui dis-je, je sais que je n'égalerai jamais votre adresse, mais je voudrais au moins devenir aussi prudent que vous. Ce n'est pas chose facile, puisque à mon âge et après une certaine expérience de la chasse, j'ai des distractions dangereuses pour le voisin et pour moi-même. Combien vous a-t-il fallu d'années pour acquérir une vertu que j'envie ?"

Il tressaillit et ses yeux se voilèrent : mais dominant aussitôt cette émotion, il répondit : "Cher ami, mon éducation s'est faite en un mois, mais jamais homme ne fut mis à si rude école. Vous préservez le ciel d'acheter la prudence au même prix !"

Tout en parlant, il assujettissait entre les plis de sa cravate cette épingle d'argent qu'il portait toujours à la chasse.

Je craignais d'avoir été indiscret et j'allais m'excuser, lorsqu'il reprit d'un ton résolu :

"Au fait, il ne faut pas que ce souvenir meure avec moi. Peut-être la leçon que j'ai reçue et que je ne puis transmettre à mes enfants, n'en ayant point, servira-t-elle aux enfants des autres. Tout le monde ignore à Saverne que ce fameux chasseur, connu par sa monomanie de précaution ridicule, a failli être parricide à quinze ans. Oui, mon premier coup de fusil pensa coûter la vie à mon père.

"Je venais d'achever ma troisième au collège de Strasbourg, et le bon papa Franck, Dieu ait son âme ! m'avait promis un fusil à un coup, si j'enlevais le prix d'histoire. J'eus donc le prix et le fusil. Vous jugez de ma joie. Le démon de la chasse me tracassait depuis longtemps, comme tous les petits Alsaciens de mon âge ; j'avais déjà passé bien des heures de vacances à porter le carnier dans la plaine, à suivre les rabatteurs sous bois, ou à faire tourner le miroir aux alouettes. La possession d'un fusil me grandissait à mes propres yeux et aux yeux de mes camarades : j'étais un homme !

"Malheureusement à mon gré, la loi ne me permettait pas d'obtenir un permis de chasse. Je ne pouvais chasser qu'en lieu clos, par exemple dans notre jardin des bords de la Zorn ; mais on n'y avait jamais vu d'autre gibier que des pinsons et des fauvettes ; or mes parents considéraient la destruction de ces innocents comme un crime. D'ailleurs, il fallait protéger contre ma maladresse un jeune frère et deux sœurs que j'avais. Le fusil neuf risquait donc de demeurer au clou, si mon père n'avait eu pitié de mes peines. "Tôt ou tard, me dit-il, il faudra que tu apprennes à manier une arme, et je ne vois pas grand'mal à commencer dès aujourd'hui. Je t'emmène à Haeugen, où j'ai un acte à faire signer, et au retour, nous irons tirer un lapin dans la garenne du Haut-Barr : M. de Saint-Fare m'a confié la clef. Prends les beaux bassets au chenil."

"Je ne me le fis pas dire deux fois. Ah ! le joyeux départ ! et que la route me parut bien longue !

De quel cœur je donnai au diable ce paysan de Haeugen qui se fit traduire mot par mot l'acte notarié avant d'y mettre sa signature ! Il me semblait toujours que la nuit allait nous surprendre et que la chasse serait remise au lendemain. Les bassets, qui hurlaient au fond de la voiture, étaient moins impatients que moi.

"L'affaire se termina pourtant, et vers cinq heures nous arrivions à la porte de la garenne. J'attachais le cheval à un arbre, mon père chargeait nos fusils, lentement, avec le soin qu'il mettait aux moindres choses, et les chiens étaient découplés.

"Mon père me posta au coin d'une jeune taille avec toutes les recommandations en usage ; surveiller les deux chemins, jeter le coup de fusil sur le lapin aussitôt vu, ne pas tirer si les chiens suivaient de près, et surtout rester ferme en place, quoi qu'il pût arriver, tant qu'il ne me rappellerait point. Là-dessus, il partit, fort tranquille et comptant sur mon obéissance, pour se placer

lui-même à l'angle opposé, hors de ma portée. J'étais là depuis trois minutes quand les chiens chassèrent à vue, et presque au même instant un lapin qui me parut énorme déboucha sur ma gauche, à dix pas, franchissant le sentier d'un bond. Il était déjà loin, les chiens l'avaient suivi, et moi, je n'avais pas encore pensé à le mettre en joue. J'eus conscience de ma sottise et je me promis de dire que je n'avais rien vu : tant le mensonge est une inspiration naturelle au chasseur le plus neuf ! Mais la voix des bassets me réveilla en sursaut, et cette musique poignante, qui fait battre les cœurs les plus blasés, me jeta dans une sorte d'ivresse. Le lapin revint sur ses pas, loin de moi, et il se mit à suivre le chemin en courant tout droit devant lui. Je m'élançai à sa poursuite, il m'entendit et rentra dans la première enceinte ; je l'y suivis à travers les ronces, les genêts, les bruyères, sans le perdre de vue et ne voyant que lui. Il s'arrête, j'épaule, je tire et il fait la culbute. Avant le coup, il était gris ; après le coup il était blanc, le ventre en l'air. Mais au même instant j'aperçois mon père, appuyé contre un arbre à six pas de l'animal. J'avais tué ce maudit lapin dans les jambes de mon père !

"A vrai dire, la joie me fit d'abord oublier la faute. Je sautai sur ma victime comme un jeune sauvage, et l'élevant au-dessus de ma tête, je m'écriai : "Papa, voici mon premier coup de fusil."

"—Ce n'est pas tout de bien viser, répondit-il avec un sourire triste ; il faut encore obéir. Si tu étais resté à ton poste, tu n'aurais pas risqué de m'envoyer du plomb.

—Vous n'en avez pas reçu, j'espère ?

—Non, non ; mais sois prudent une autre fois."

"Son visage me parut plus pâle que d'habitude ; je me baissai et je vis de petites déchirures à son pantalon.

"—Dieu me pardonne, papa ! vous aurais-je touché ? Voici comme des trous..."

—Ils y étaient. Regarde-toi : les ronces t'en ont fait bien d'autres."

"C'était la vérité, pour moi du moins, et mes inquiétudes se dissipèrent en un clin d'œil. Nos bassets, Waldmann et Waldine, après avoir houpillé le cadavre de mon lapin, étaient partis sur une autre piste, et j'attendais impatiemment que mon père voulût bien recharger mon fusil. "Allons-nous-en, me dit-il ; c'est assez pour un premier jour. Nous recommencerons la partie un de ces quatre matins, s'il plaît à Dieu."

"Il rappela les chiens, regagna notre voiture sans boiter visiblement et me ramena au logis. Je remarquai qu'il ne descendait pas sans effort et qu'il traînait un peu la jambe. "Vous souffrez ?" lui dis-je. Il m'invita brusquement à rentrer les fusils et je le vis monter d'un pas lourd à sa chambre.

"Mon frère et mes deux sœurs accoururent du fond du jardin ; ce fut à qui me féliciterait de ma chasse. Mais j'étais trop soucieux pour triompher cordialement, et tout en jouant avec eux dans le vestibule, j'ouvrais l'œil et je tendais l'oreille. Je vis sortir notre vieille servante Grédel et au bout de quelques minutes, le docteur Maugin, notre ami, entra tout effaré et grimpa au premier étage sans remarquer que nous étions là. Il demeura jusqu'au moment de notre souper, et je suppose qu'il repartit pendant que nous étions à table. Notre mère s'assit avec nous calme et douce comme toujours, mais soucieuse. "Papa n'a pas faim, nous dit-elle ; il est un peu fatigué et il souffre d'un rhumatisme, mais ce n'est rien : dans trois ou quatre jours, il n'y paraîtra plus. Vous viendrez l'emdrasser tout à l'heure."

"J'avais le cœur bien gros ; je ne mangeais que du bout des dents, et je regardais cette pauvre mère à la dérobée, craignant de lire ma condamnation dans ses yeux. Aucun blâme ne parut sur son visage, mais elle non plus n'avait pas faim, et elle semblait attendre avec impatience que le père Antoine (c'est mon frère le président) eût achevé ses prunes, et ses noix. Aussitôt les serviettes pliées, elle nous précéda pour voir si tout était en ordre dans la chambre, et nous cria du haut de l'escalier : "Montez dire bonsoir à papa."

"J'arrivai le premier de tous, grâce à mes longues jambes. Il était étendu sur le dos, avec trois oreillers sous la tête, mais il n'avait pas l'air de trop souffrir. Je l'embrassai en retenant mes larmes et je lui dis à l'oreille : "Cher père, jurez-moi que je ne suis pas un malheureux !

"—Albert, répondit-il, tu es un bon garçon et je t'aime de tout mon cœur : voilà ce que j'ai à te dire."

"Les petits, accourus sur mes pas, se mettaient en devoir d'escaclader son lit, comme ils l'avaient fait tant de matins, dans leurs longues chemises. "Prenez garde ! leur cria-t-il, j'ai un peu de rhumatisme aujourd'hui."

“Moi seul je ne pouvais croire à cet accès subit et violent d'un mal qu'il n'avait jamais eu. Je promenais les yeux autour de moi, cherchant quelque indice de la terrible vérité. A la lueur de la bougie qui éclairait bien mal la vaste chambre, je reconnus le pantalon qu'il portait à la chasse. On l'avait accroché à l'espagnolette d'une fenêtre, et il me sembla que l'étoffe était fendue dans toute sa longueur. Mais ce ne fut qu'un soupçon, car aussitôt ma mère, qui sans doute avait suivi mon regard, alla tranquillement fermer les grands rideaux.

“Je vous laisse à penser si cette nuit me parut longue. Impossible de fermer les yeux sans voir la pauvre jambe de mon père, criblée de plomb et tellement enflée que le docteur coupait le vêtement de coutil pour la mettre à nu. Mais je n'étais pas au bout de mes peines : les jours suivants furent de plus en plus mauvais. Notre cher malade ne pouvait plus dissimuler ses souffrances ; ma mère cachait mal son inquiétude ; les enfants eux-mêmes pleuraient à tout propos, par instinct, sans savoir pourquoi. Le digne et bon ami de la famille, M. Maugin, venait pour ainsi dire à toute heure du jour. Je ne pouvais plus faire un pas dans la rue sans répondre à mille questions qui me mettaient au supplice. Aussi, le plus souvent, restais-je enfermée sous prétexte d'achever mes devoirs de vacances. On m'avait installé une petite table dans un coin du cabinet de mon père, entre l'étude et le salon. J'y demeurais beaucoup, mais j'y travaillais peu. Le plus clair de mon temps se passait à feuilleter machinalement Dalloz ou le *Bulletin des lois*, quand les larmes ne m'aveuglaient pas tout à fait.

“Cela durait depuis quinze grands jours, lorsqu'un matin, entre onze heures et midi, je vis par la fenêtre notre excellent docteur suivi de trois messieurs d'un certain âge, décorés. Ils montèrent tout droit à la chambre de mon père, et, après une visite d'un quart d'heure, ils descendirent au salon pour se consulter ensemble. Je ne me fis aucun scrupule d'écouter à la porte, car il y allait non seulement du repos de ma conscience, mais encore de nos intérêts les plus chers. Le peu que je saisis, à bâtons rompus, me fit dresser les cheveux sur la tête. Il y avait un plomb, un plomb de mon fusil, dans l'articulation du genou ; on parla de phlegmon, de phlébite, et ces mots que j'entendais pour la première fois se gravèrent dans ma mémoire comme dans une planche d'acier.

“Les savants praticiens s'accordaient sur la gravité du cas et sur l'urgence d'une opération, mais aucun n'en voulait courir le risque. La responsabilité était trop grande et le succès trop incertain. On craignait que le malade, épuisé par quinze jours de souffrances, ne succombât entre les mains de l'opérateur. Une grosse voix répéta à quatre ou cinq reprises : “J'aimerais mieux extraire dix balles de munition !” M. Maugin seul insistait, disant qu'il pouvait garantir la vigueur physique et morale de son malade. Il s'anima si bien qu'il finit par leur dire : “J'irai chercher M. Sédillot, qui sera plus hardi que vous.” Là-dessus je n'entendis plus qu'un tumulte de voix confuses, de portes ouvertes et fermées, et la maison reentra dans sa lugubre tranquillité.

“Notre docteur ne revint pas de la journée, et j'en conclus qu'il allait chercher le grand chirurgien de Strasbourg. La chose était d'autant plus vraisemblable que le lendemain matin, à six heures, notre mère nous fit habiller, nous conduisit dans la chambre du père qui nous embrassa tous avec une solennité inaccoutumée, puis elle nous embarqua sur le vieux char à bancs en me recommandant les petits. “Mon enfant me dit-elle, ton oncle de Hochfeld vous attend pour la fête, qui doit commencer dans trois jours. L'exercice et le changement d'air vous feront grand bien, à toi surtout qui mène la vie d'un prisonnier. Ne t'inquiète pas de la santé de ton père : à partir d'aujourd'hui il ira de mieux en mieux.

“La chère femme me trompait par pitié, comme mon père m'avait trompé lui-même. L'opération était décidée, elle était imminente puisqu'on nous éloignait ainsi. L'étonnement de mon oncle à mon arrivée me prouva qu'on n'avait pas même pris le temps de l'avertir. Plus de doute pensai-je, c'est pour aujourd'hui. Ma place est à la maison ; j'y vais. Je partis donc à pied, sans prendre congé de personne, et en moins de trois heures, j'arpentai les quatre lieues qui séparent Hochfeld de Saverne.

“Au lieu de rentrer chez nous par la rue, je suivis les ruelles, je traversai la rivière qui était basse et j'arrivai ainsi sous nos fenêtres, du côté du jardin. J'étais encore à dix pas de la maison lorsqu'un cri de douleur que la parole ne peut traduire me cloua raide sur mes pieds.

“En ce temps-là, les chirurgiens ne se servaient ni de l'éther ni du chloroforme pour assoupir leurs patients ; ils taillaient dans

la chair éveillée et la nature hurlait sous le scalpel. Je ne suis pas combien de temps dura le supplice de mon père et celui que j'endurais par contre-coup : lorsque je repris possession de moi-même, j'étais couché à plat ventre au milieu d'une corbeille de géraniums, avec de la terre plein la bouche et des fleurs arrachées dans mes deux mains. On n'entendait plus aucun bruit.

“Je me lève, je me secoue, j'entre dans la maison plus mort que vif et le cœur en suspens. Au pied de l'escalier, je rencontre ma pauvre mère :

—Eh bien, maman ?

—Rassure-toi. Ce qui était à faire est fait, et le docteur répond du reste.

“Elle songea ensuite à s'étonner de me voir là, à me gronder de ma désobéissance et à plaindre mes habits neufs que la poussière de la route, l'eau de la Zorn et la terre du jardin avaient joliment arrangés.

“Notre cher malade dormait ; on lui cacha mon retour jusqu'à la fin de la semaine, de peur de le mécontenter, car c'était sur son ordre qu'on nous avait éloignés. Cependant il fallut lui apprendre la vérité ; ma mère n'avait point de secrets pour lui. Il voulut me voir, me rassurer lui-même et me montrer qu'il avait déjà bon visage. Ce fut un heureux moment pour nous tous ; il pleura presque autant que ma mère et moi.

—Cher papa, lui dis-je en essayant ses larmes, je sais tout. Pourquoi m'avoir trompé, vous la vérité même ?

—Je ne m'en repens pas, répondit-il. Quelquefois, rarement, le mensonge est un devoir. Si un malheur était arrivé, fallait-il donc attrister toute ta vie ?

—N'importe ? je sens bien que je me consolerais jamais.

—Je te consolerais, moi. D'abord, nous ne nous quitterons plus jusqu'à la rentrée. Tu seras mon garde du corps. Pauvre enfant ! Tu as assez souffert de mon mal pour jouir un peu de ma convalescence.”

“De ce jour commença entre nous une intimité presque fraternelle qui me le rendit plus cher et me rendit plus sage. Ce terrible accident m'avait enseigné la prudence ; le courage et la bonté de mon père achevèrent mon éducation par l'exemple.

“Un soir que je me lamentais à son chevet, selon mon habitude, car il fut guéri bien avant que je fusse consolé, il me dit : Nous avons été aussi étourdis l'un que l'autre. Ta faute est de ton âge, mais moi j'aurais dû la prévoir et me tenir en garde. Mon rôle de professeur et de père n'était pas d'attendre un lapin, à deux cents mètres de toi, moi, mais de te suivre et de te diriger, sans chasser pour mon propre compte. Et c'est ainsi que je ferai l'an prochain.

—Non, n'écriai-je avec force. Je ne chasserai plus jamais !

—Tu chasseras, mon ami. Je le veux, parce que la chasse est un exercice admirablement inventé pour dégourdir les jambes des notaires. D'ailleurs, un temps viendra peut-être où tout Français qui aura l'habitude des armes vaudra quatre hommes pour la défense du pays.”

“Ma mère ne se faisait pas aisément à l'idée d'avoir deux chasseurs dans la maison. Pauvre femme qui, après seize ans de mariage, tremblait encore chaque fois que papa prenait son sac et son fusil. “Entin ! disait-elle, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Mais si Albert doit retourner à la chasse, je lui donnerai un talisman qui le préservera de l'imprudence !”

“Ce talisman, je l'ai encore, et le voici. C'est l'épingle que vous avez peut-être remarqué à ma cravate. Voyez-vous cette colombe d'argent qui porte au bout d'une chaînette un grain de plomb No 7 ? La pauvre chère maman. Franck l'a fait ciseler à mon intention par Heller, le plus habile artiste de Strasbourg. Cette molécule de métal, réduite à presque rien par le frottement, est celle qui a failli tuer mon père. Comment un homme pourrait-il s'oublier lorsqu'il a tous les jours de chasse un tel souvenir sous les yeux !”

Ici finit la narration de M. Franck, mais son histoire mérite encore un supplément de quelques lignes. En 1870, à l'âge de cinquante sept ans, ce notaire prit un fusil pour chasser la grosse bête dans nos montagnes. Quelques lurons du pays le suivirent et il devint, comme qui dirait, capitaine de francs-tireurs. Au commencement de novembre, tous ses compagnons étant morts ou blessés, ou malades, il arriva toujours vert à Belfort et s'engagea au 84^{ème} de la ligne. On forma une compagnie d'éclaireurs, il en fut et il prouva dans mainte occasion, selon la parole de son père, qu'un bon chasseur peut valoir quatre hommes pour la défense du pays.

LA VERITE SUR LA QUESTION METISSE

RECIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST

DOCUMENTS IMPORTANTS INEDITS

OUVRAGE HISTORIQUE ET POLITIQUE DU PLUS HAUT INTERET

400 PAGES IN-8

Par ADOLPHE OUMMET, avocat, et B. A. T. de MONTIGNY, Recorder de Montréal.

ILLUSTRE DES VÉRITABLES PORTRAITS DE LOUIS DAVID RIEL ET DE GABRIEL DUMONT.

Le contrôle exclusif de la vente de ce livre a été confié à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE.

PRIX :

\$1.00 le volume Broché, pour le Canada
\$1.25 " " pour les Etats-Unis
\$1.30 le volume Cartonné, pour le Canada
\$1.50 " " pour les Etats-Unis

POUR DETAILS S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & Cie

69 RUE ST. JACQUES
MONTREAL

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

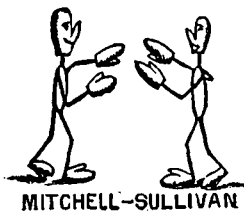
HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

Pugilistes Automatiques de Herron

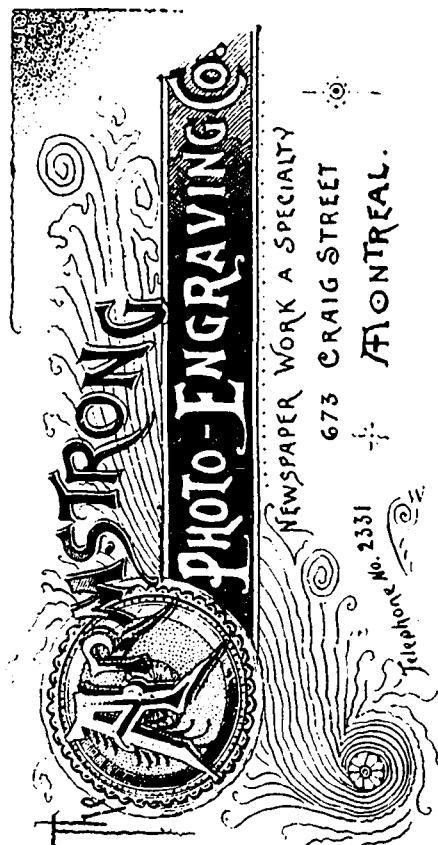


Une personne quelconque peut les faire fonctionner après un peu de pratique. Ils procurent plus de plaisir que les agissements de plusieurs singes renfermés dans une cage.

10,000 vendus à Montréal en moins d'un an.

Seulement 25 Centins chacun franc de port.

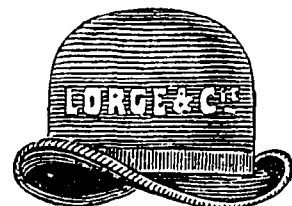
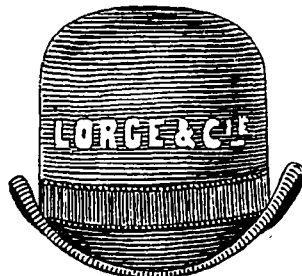
H. HERRON, FABRICANT,
363 Rue St-Jacques, Montreal.



ETABLI EN 1852

LORGE & CIE
21, Rue St-Laurent

IMPORTATEURS ET MANUFACTURIERS



ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTÉS EN
Chapeaux, Casquettes, Etc.

DE TOUTES SORTES.

REPARATIONS FAITES POUR CHAPEAUX DE SOIE, ETC.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.